

Nous sommes restés ainsi à profiter des leçons d'Otto.

Je logeais à l'auberge où les conversations des clients, Kortev, Pavel, et les interventions de Licka, la propriétaire, se focalisaient toujours sur les guerres proches, les guerres terminées, et celles à mener. La petite scène à laquelle j'avais assisté le premier jour, se répétait en fait tous les soirs, petit drame domestique, avec son dénouement sur le trottoir et parfois ses clients projetés à quatre pattes, ivres morts, et la porte claquée à grand renfort de jurons. Dans cette ville de rien, cette ville de no-man's-land, on sentait les habitants s'accrocher à des conversations vides, et tenter de remplir l'espace par des pugilats de mots comme un dernier rempart avant le néant. Ville de rien, cette cité sans nom était de ces villes tranchées en deux par le milieu, tranchées par une route où les camions, les convois passaient telles des caravanes d'essieux, de fureur, de roulement. Elle semblait être construite sur une double frustration, celle d'être bloquée-là à regarder tous les autres passer, sans pouvoir s'enfuir à leur suite, et celle de s'agacer de se voir mépriser par tous ceux là qui traversaient et ne prenaient même pas la peine de s'arrêter.

Dans cette ville de rien, Otto était devenu maître en manipulation de cette tension discordante ; il arrivait tout à la fois à offrir à ses clients des imaginaires lointains et à les conforter dans leurs monotonies quotidiennes. Jamais Otto Di Ranker n'avait quitté sa ville, jamais il n'était allé plus loin que le bout de sa rue, cependant sa voix résonnante au milieu des boccas en plastiques et des boîtes de clous possédait l'ampleur d'un pont jeté vers tous les fantasmes, une porte ouverte sur des ailleurs fascinants et redoutés. Au-delà du cynisme, ou plutôt superposé à celui-là, il avait développé un univers fantasmagorique tout à fait phénoménal qui le figurait,

pour les gens qui passaient sa porte, pareil à une sorte de visionnaire, de chantre de terres inconnues.

Il ne considérait pas ses histoires comme une fin en soi, ses fictions n'étaient opératoires que pour ce qu'elles permettaient d'atteindre le trivial objectif de faire du chiffre d'affaire, d'emperlifier les clients. Pourtant on ne pouvait, et même quand on connaissait le tour de passe-passe de l'illusionniste, qu'être sous le charme des univers ainsi construits. Apparaissaient alors des usines édifiées sur des promontoires vertigineux, des ateliers habités d'artisans aux doigts fins comme des mains d'enfants, des chaînes de montages dont les roulements à billes étaient huilés tous les quart-d'heure pour éviter le moindre à-coup, des artisans chaussés de lunettes grossissantes aux gestes précis de dentelières, des menuisiers polissant des bois ne poussant que sur des falaises venteuses, des cordonniers aux mains calleuses travaillant des peaux d'animaux ruminant l'herbe grasse de steppes désertiques, des orfèvres dirigeant des mineurs au cœur de collines où il fallait ramper des heures dans des boyaux obscurs au risque de s'y trouver enseveli afin d'en extraire des cristaux aux couleurs de charbon. Et Otto développait ainsi tout un fatras invraisemblable d'histoires rocambolesques. Il était prêt à inventer n'importe quoi pourvu que la petite vieille, le monsieur en costume, le plombier de passage, la femme pressée, tous repartent avec un produit de la quincaillerie. Il ne s'embarrassait pas d'une quelconque cohérence, d'aucun scrupule. Il n'hésitait pas à utiliser les clichés les plus chimériques pour donner du lustre à une malheureuse poêle à frire, ou à convoquer des recherches chimiques de pointe pour refourguer un cireur de godasse.

Mais le plus terrible c'est qu'il avait un talent fou, dans ce qu'il racontait il y avait toujours une part de vérité. Sa grande force était d'extrapoler à partir de rien. Le moindre ingrédient, la moindre notation géographique sur une étiquette lui donnait suffisamment d'appui pour nourrir ses anecdotes au long cours. Car jamais, jamais, il n'aurait pris le risque qu'un de ses clients puissent mettre en défaut sa version des faits. A la différence de la mythologie pathétique des Grands Marchands d'Abstrack au sujet des origines de leur ville, mythologie qui ne se nourrissait que de fantômes vides pour se gonfler de ridicule suffisance, Otto insufflait au réel une aura

insoupçonnée qui rendait de l'importance à la plus insignifiante des babioles et enorgueillissait le client de passage. Le quincaillier ne s'échappait pas du réel, au contraire il y mettait les deux pieds pour lui offrir encore plus de corps et de présence.

Je me rappelle le jour où un petit vieux qui était entré pour demander le remplacement des piles de sa montre était ressorti avec une batterie d'ustensiles de cuisine, simplement parce que les fabricants de montre et de cuisine avaient un nom qui semblaient, de loin, se confondre : les chronographes Melor et les casseroles melox. Se confondre surtout dans l'oreille du vieillard à moitié sourd qui se tenait devant le quincaillier et avalait ses paroles. Car Otto avait réussi à emballer tout cela dans une sombre histoire de reconnaissance familiale et de complot avec des cousins issus d'un second lit rassemblés autour du cercueil de l'ancêtre qui avait refusé de léguer une partie de sa fortune, fortune immédiatement détournée pas cette branche cadette de la famille en toute légalité après contestation du testament, mais branche cadette obligée de changer aussi de nom, Melor devenant de ce fait Melox, et fondant une nouvelle filiale industrielle qui s'était aussitôt mise à utiliser une partie des machines outils et de moulage des montres pour les détourner afin d'usiner des fonds de casseroles, des fourchettes et des couteaux, parce que chaque membre de la famille avait dû signer à ses dix-huit ans un contrat comportant une clause de non concurrence vis à vis de l'entreprise mère, interdisant de la sorte tout investissement possible dans une industrie de chronographe, chronomètre ou toute machine en lien de près ou de loin avec les montres et les pendules, et donc potentiellement rivale, tout cela pendant que la branche aînée elle poursuivait sa production d'horlogerie de précision, inondant les marchés internationaux de produits d'une rare qualité, comme notre bon vieux client s'en apercevait depuis le temps qu'il possédait cette montre qui ne lui avait jamais fait défaut, à part cette ridicule histoire de pile qu'on aurait vite fait d'oublier car la maison Di Ranker allait lui offrir une pile gratuite pour l'achat d'une ménagère de la maison Melox, dont la qualité de fabrication était étroitement liée à celle de la maison d'horlogerie Melor, puisque les protocoles de fabrication étaient les-mêmes, qualité qui se retrouvait évidemment dans la précision des

assemblages des manches, des fûts cintrés des casseroles, le choix de l'inox 18/10, la finesse du dessin des dents des fourchettes et l'ergonomie des manches de couteau.

Otto avait déroulé son conte avec un aplomb qui dépassait l'entendement. Il inventait au fur et à mesure parce que son grand plaisir était cette sensation un peu vertigineuse de se lancer sur une piste totalement improvisée. S'enclenchait alors à l'intérieur un processus de fabrication où chaque élément en engageait un autre selon une logique implacable. On pouvait presque imaginer toute la mécanique de rouages, de roulements, d'échappements. Le plus impressionnant chez lui était cet instant où il prenait la décision de se lancer dans son récit. Il avait jusque là écouté, posé des questions, pesé le pour et le contre, jugé du niveau de difficulté, envisagé si le résultat escompté valait l'effort à fournir, évalué l'ampleur de la tâche. Puis c'était comme une respiration, une micro-contraction musculaire, un imperceptible saut en dedans qui précédait l'engagement. Parfois aussi cet imperceptible saut indiquait l'abandon, mais pas face à la difficulté, non, jamais, non, simplement parce qu'un rapide calcul du rapport temps/bénéfice venait d'aboutir à un résultat négatif.

Otto délivrait ses récits comme on jette des vers aux poissons pour les appâter.

La première fois qu'il a demandé de passer aux travaux pratiques, je n'ai pu sortir un mot. Même en faisant appel à MONSIEUR, j'en suis resté, devant la cliente, comme deux ronds de flan. Mes mains tremblaient, et je compris qu'il y avait une nette différence entre réagir sur le coup, être dans l'immédiate action, la pulsion vitale, parce qu'il en va de votre peau, parce qu'autrement vous restez coincé chez Milda Graanfor à regarder Céleste se saouler jusqu'à en tomber de son fauteuil ou encore à Abstrack, au milieu de la poussière qui vous crasse les chaussures, au milieu des regards suspicieux des envieux maladifs, une nette différence entre ça et établir une stratégie à froid, avec toute l'ampleur de sa conscience, sans justement cette excellente excuse d'agir sans réfléchir, une stratégie froide vis à vis de quelqu'un qui ne vous a rien fait, dont vous ne connaissez rien, et au sujet duquel vous ne pouvez pas tirer le fil qui vous permettrait de vous déculpabiliser de ce que vous allez lui faire subir.

Agir gratuitement, Otto Di Ranker était en train de m'enseigner cela, agir pour son seul profit, sans chercher à se soulager de quoique ce soit, à se soigner ou à faire payer les autres. Non agir juste pour sa gueule.

La deuxième fois que j'ai essayé, j'ai construit un récit foutraque de container égaré sur un port du levant et laissé là par des contrebandiers.

- Vous vous foutez de moi, a dit le client.

J'ai failli lui dire oui.

La fois suivante, j'avais Otto derrière moi, la main posée sur l'épaule. J'ai décidé de laisser MONSIEUR faire. Ce fut magnifique. Auguste lui est sorti du magasin pour tenter de vomir.

Nous sommes au bon endroit Auguste. j'apprécie beaucoup.

Je n'en doute pas. Otto Di Ranker est à la hauteur des ambitions de MONSIEUR. MONSIEUR doit être certainement ravi, comme avec Céleste Graanfor..

Qu'est-ce qui t'arrive, Auguste ? Tu fais la tête ?

J'ai abandonné l'idée de rendre tripes et boyaux. Je me suis essuyé la bouche avec la manche.

Je trouve que MONSIEUR est prêt à tout, il est un peu vite fasciné par une plus grande gueule que lui.

Et ben Auguste en voilà une idée. Tu hésites soudain ?

Je ne sais pas.

Tu as des scrupules tout à coup ?

Je ne sais pas.

Un reste de moralité ?

Je ne sais pas.

Une petite peur ?

Je ne sais pas.

Tu penses à Pya ?

Fous moi la paix !

Je ne pouvais pas me dédire, il nous fallait apprendre encore d'Otto Di Ranker, cela faisait partie du contrat, je le savais bien. mais MONSIEUR avait raison, je pensais à Pya, mon esprit était un champ de bataille, mon corps une déchirure. L'image de Pya, par contraste, son évidente simplicité, sa bienveillance à se saisir du monde me fabriquait au creux du ventre une lourde boule de tristesse.

J'avais jailli d'Abstrack, catapulté sur les routes dans un hurlement de rage, projeté au milieu de nulle-part et je me rendais compte que jusque-là mon voyage n'avait été qu'une invraisemblable et

gigantesque parabole braillarde, un impensable beuglement en apesanteur. Il me fallait maintenant atterrir, mettre les pieds sur terre et je savais bien que MONSIEUR, au contact d'Otto gagnait en densité, se fortifiait, c'est comme s'il prenait possession de lui-même et c'est exactement ce que j'avais voulu.

Je n'étais pas naïf.

Otto Di Ranker a passé les jours suivant à améliorer les capacités de MONSIEUR à fabriquer ces univers imaginaires nécessaires à la maîtrise de la vente. Après la fermeture, le grand volet de fer rabattu devant la vitrine, ils faisaient des exercices en s'inspirant d'objets extraits de la quincaillerie, de leur descriptif technique ou de leur composition. Otto donnait un mot et de là il fallait inventer, construire autant d'argumentaires commerciaux que possible. Mais en restant toujours, bien évidemment, insoupçonnable. MONSIEUR s'est ainsi retrouvé dans la nécessité de maîtriser les listes entières de produits chimiques, origine et effets, compléments alimentaires, colorants, des pages de vocabulaires mécaniques, électriques et physiques. Il a exploré des pays aux peuplades exotiques : carboximéthylcellulose de sodium, acide métatartarique, phosphate de diamidon, alphasatocophérol, titane, sodium, taurate, dioxyde, auxétisme, aérolaire, fluotaraudage, hypoïde, spirobloc, quasiturbine, tige de culbuteur, disjoncteur magnéto-thermique, galvanomètre, klystron, thyristor. Chaque terme ouvrait des perspectives étranges et inconnues. Pourtant, à force de s'y introduire, d'y faire son chemin, ces espaces tout d'abord inquiétants devenaient progressivement familiers, ces paysages semblaient s'ouvrir et offrir des chemins, des routes où les pas prenaient leur rythme, pour au final avoir le sentiment de s'y promener comme en des terres façonnées par des mains de géomètres bienveillants. MONSIEUR est parvenu à convoquer des mondes et les faire exister là, ici, dans la boutique, au milieu des caisses et des paquets, juste devant le comptoir. MONSIEUR découvrait ce plaisir d'avoir la sensation de posséder dans ses mots des êtres et des choses, des événements qui auraient échappé à la mémoire des hommes et qui soudain, par la puissance de son récit se soulevaient de la gangue de l'oubli.

Otto lui jouait le client.

MONSIEUR est devenu un expert.
Demiurge délirant, il a dépassé son maître.

- Oui, bon, c'est très bien, mais faut pas oublier que tout ça c'est des blagues. Ne pas oublier le but. Faut pas s'écouter, autrement c'est fichu.